



L'amour dérange

Régine Deforges reste attachée à sa ville natale, Montmorillon, malgré des souvenirs douloureux

Entretien Jean-Luc Terradillos

Photo Claude Pauquet

Qu'est-ce qui rend Régine Deforges si pétillante, si volontaire ? Le succès mondial de *La Bicyclette bleue* ? Succès «qui dérange, y compris dans la profession», dit-elle, «parce que toucher autant de lecteurs, de 12 à 90 ans, cela ne s'explique pas». En fait, Régine Deforges continue de déranger, avec d'autres armes.

Il suffit de lire *Le Cahier volé* (1978) pour comprendre. Dans cette «petite chronique des années 50» située à Montmorillon, sa ville natale, elle raconte comment une adolescente, vive et sensuelle, est livrée à la vindicte publique, jusqu'à recevoir des jets de pierre en pleine rue. Parce qu'elle aime une autre jeune fille, et que les garçons sont trop niais ou trop retors. C'est son histoire. Puis il y eut le combat contre la censure éditoriale pendant les années 60. Alors on perçoit mieux le sens de son engagement à Montmorillon, petite ville de la Vienne qu'elle souhaite éveiller par une ville culturelle. C'est Régine Deforges qui a impulsé la Cité de l'écrit et des métiers du livre.

L'Actualité. – Pourquoi êtes-vous si attachée à Montmorillon ?

Régine Deforges. – Peut-être n'est-ce pas suffisant de dire que c'est ma ville natale... Je sillonnais la campagne à vélo, avec un grand sentiment de liberté dans les «petits chemins». De jour comme de nuit. Tous les dimanches et par tous les temps, j'allais chez ma grand-mère qui habitait à 12 km, à Tussac près de Leignersur-Fontaine. Donc j'aimais cette région, cette très vieille terre qui commence à Poitiers. Je suis de là. La terre, le ciel, les couleurs, cela m'appartient. Après la mésaventure du «cahier volé», pendant longtemps je n'ai pas pu remettre les pieds à Montmorillon.

Qu'est-ce qui vous déplaisait ?

La médiocrité. Des gens qui n'aimaient ni les livres ni la musique, sans curiosité intellectuelle. Il n'y avait pas de bibliothèque municipale, seulement la bibliothèque paroissiale. Imaginez toutes les bondieuseries que j'ai pu lire. C'était un grand éteignoir. C'est pourquoi j'éprouve encore un mélange de haine et d'amour pour Montmorillon. Je subis toujours le charme de la rivière et de la lumière mais les gens n'ont pas beaucoup changé. C'est, pour moi, quelque chose d'un peu grinçant.

L'affaire du *Cahier volé* vous a-t-elle poussée à écrire ?

A ce moment-là j'écrivais, sans imaginer devenir écrivain. J'aimais trop les livres et la lecture. Cela me semblait hors d'atteinte tellement j'étais fascinée. L'affaire du *Cahier volé* m'a empêchée d'écrire pendant vingt ans. Chaque fois que j'éprouvais le désir d'écrire, je ressentais la même terreur, le même empêchement. C'est toujours vrai. En travaillant tous les jours, chaque livre me prend deux ans et demi. C'est long.

Vous arrive-t-il de rencontrer à Montmorillon ceux qui vont ont blessée à cette époque ?

Bien sûr. Comme la plupart des gens, face à ceux qui ont réussi ils sont obséquieux – ce que je supporte mal. Je préfère les rapports égalitaires et simples avec les gens. En outre, je perçois une incompréhension totale de ce que je suis et de mon comportement. Quelques personnes peu aimables, qui s'interrogent sur ce que j'essaie de faire maintenant pour Montmorillon, m'ont dit : «Tu prends ta revanche !» Faire le bien, est-ce de

la revanche ? Les souvenirs douloureux ne s'effacent pas si facilement. Pourtant, je pense à la gamine que j'étais et à qui il manquait tout. Si, finalement, cela fait du bien à un garçon ou à une fille qu'il y ait à Montmorillon un peu de vie culturelle, j'aurais gagné.

Pour *La Révolte des nonnes* (1981), roman historique situé dans le couvent de Radegonde à Poitiers, avez-vous consulté des universitaires poitevins ?

N'étant pas du sérail, j'ai été reçue comme un chien dans un jeu de quilles à l'Université de Poitiers. Je suis étonnée d'un tel manque de curiosité. Dans ce travail qui exigeait d'importantes recherches, Georges Duby m'a encouragée. Le roman terminé, ce grand historien m'a confié qu'il m'enviait parce que, lui, s'interdisait d'écrire un roman historique. Il n'osait pas travestir l'histoire, du moins ce qu'on en sait.

Comment, dans les années 60, êtes-vous devenue éditrice de livres érotiques ?

Place Clichy, à Paris, j'avais racheté avec Jean-Jacques Pauvert une librairie – L'or du temps – où, d'ailleurs, j'ai demandé à Gérard Bourgadier de venir m'aider. A cette époque, les livres érotiques se vendaient sous le manteau. Il me semblait anormal qu'il n'y ait pas de rayon érotique dans les librairies. Je pensais en vendre par correspondance et Jean-Jacques Pauvert m'a dit : «Mais publiez-les vous-même !» J'ai alors publié *Le Con d'Irène*, d'Aragon, sans nom d'auteur, livre saisi et interdit immédiatement. C'est ainsi que j'ai commencé ma carrière d'éditeur. Convoquée à la Mondaine, on m'a prévenue de tous les problèmes qui m'attendaient si je continuais. J'ai refusé cette censure et j'ai persisté, pendant quatre ans. Comme je ne me pliais pas aux règles, les livres étaient systématiquement interdits. Certains ont été détruits par le feu. J'ai été poursuivie pour outrages aux bonnes mœurs par la voie du livre et même privée de mes droits civiques – qui m'ont été restitués par Georges Pompidou d'une façon aussi arbitraire qu'ils m'avaient été enlevés. Je constate que tous les livres pour lesquels j'ai été condamnée sont aujourd'hui publiés en format de poche ou dans la Pléiade.

Une nouvelle génération d'écrivains, des femmes surtout, jouent avec l'érotisme. Y a-t-il du neuf ?

Le sens du péché, de la faute, est éliminé. Ces livres montrent des jeunes femmes qui agissent et font n'importe quoi avec une belle santé et un naturel confondant. C'est très nouveau et réjouissant. Les hommes peuvent prendre des leçons. Cependant aucun de ces livres ne m'a ébloui sur le plan littéraire. C'est une écriture plate qui raconte des choses quotidiennes. Cela ne nourrit pas l'imaginaire. Pour écrire des histoires de gens ordinaires, il faut un talent aigu. En ce domaine, Simenon n'a jamais été égalé. ■

LE CHOIX DE RÉGINE DEFORGES

L'Écrivain, Yasmina Khadra, Julliard, 2001

Du trop de réalité, Annie Le Brun, Stock, 2000

Aux quatre coins du monde, Anne Wiazemsky, Gallimard, 2001